

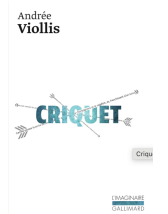


Acta fabula
Revue des parutions
vol. 26, n° 11, Décembre 2025
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20364>

Criquet (1913), « féministe » ?

Criquet (1913), "feminist" ?

Amélie Auzoux



Andrée Viollis, *Criquet*, Paris : Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2021, 264 p., EAN 9782072946646.



Pour citer cet article

Amélie Auzoux, « *Criquet* (1913), « féministe » ? », *Acta fabula*, vol. 26, n° 11, Modèles, contre-modèles : montrer la production romanesque féminine de la Belle Époque, Décembre 2025, URL : <https://www.fabula.org/revue/document20364.php>, article mis en ligne le 01 Décembre 2025, consulté le 11 Mai 2026, DOI : 10.58282/acta.20364

Amélie Auzoux, « *Criquet* (1913), « féministe » ? »

Résumé - Ce compte-rendu interroge la réception et la portée de l'œuvre *Criquet* d'Andrée Viollis en 1913, ainsi que son actualité dans le cadre des politiques de réévaluation du patrimoine littéraire en 2025. Camille Dayrolles est une jeune fille qui, refusant de devenir « femme », fait entendre un cri de colère contre les assignations de genre.

Mots-clés - féminisme, femmes et littérature, genre, histoire littéraire, littérature française

Amélie Auzoux, « *Criquet* (1913), "feminist" ? »

Summary - This review examines the reception and significance of Andrée Viollis's work *Criquet* in 1913, and its relevance to the politics of literary heritage reevaluation in 2025. Camille Dayrolles is a young girl who, refusing to become a "woman", raises an angry cry against gender assignments.

Keywords - feminism, french literature, gender, literary history, women and literature

Criquet (1913), « féministe » ?

Criquet (1913), "feminist" ?

Amélie Auzoux

Petit bijou, vieux de cent ans, dont l'éclat n'a pas terni, malgré « les couches de sable androcentrées » (préface, p. 17) de l'histoire littéraire, *Criquet* est de nouveau lisible, visible, pour le lecteur d'aujourd'hui. Passée au tamis d'une réévaluation du matrimoine, cette œuvre dont on a loué l'« art limpide » et « la pureté de la forme »¹, jusqu'à la cacher aux yeux des jeunes filles, a de quoi dessiller le regard d'une époque. La double préface signée par Constance Debré et Clémence Allezard prend ses précautions : « On pourrait dire, et on n'aurait pas tort, que *Criquet* est un livre féministe » (p. 11). Féministe, *Criquet* ? Féministe de 1913 et/ou de 2025 ?

Féministe par l'introspection douloureuse d'une jeune fille devant quitter le monde libre et non genré de l'enfance ? Féministe par la dénonciation juvénile de l'inégalité des sexes ? Féministe par la révolte contre le mariage et la maternité imposés ? *Criquet* détone à la veille de la Première Guerre. Ardente, emportée, exaltée, la lamentation de Camille, dit *Criquet*, n'est pas sans gravité, et le cri de colère contre les normes de genre d'une Belle Époque où la femme est assignée au foyer parvient aux oreilles masculines dès sa publication en 1913 :

Derrière le caprice d'une gamine fantasque, il y a l'intuition précoce de tout le problème féminin. Par là, si j'ose employer un mot qui n'est pas trop fort, l'œuvre de Mme Andrée Viollis, d'allure psychologique et descriptive, et parfois si amusante, évoque de brûlantes idées de liberté sociale. La fillette espiègle et triste, qui a si peur de changer, pressent d'instinct que notre civilisation masculiniste contrarie les énergies féminines et que le désaccord est grand entre la femme et la vie. Ne voit-elle pas l'existence étroite des femmes qui l'entourent ? Aux hommes seuls, les batailles de la vie. Ils ont toutes les conquêtes et toutes les gloires. Exaltation enfantine ? Sans doute. Mais il n'y a qu'une différence de degré entre la tristesse d'une fillette frénétique, qui trouve que les garçons ont toutes les chances, et le tourment des femmes portées vers une vie plus haute et condamnées aux existences mineures².

¹ Hubert Lagardelle, « Femmes écrivains », *L'Humanité*, 1er septembre 1913, p. 2.

² *Ibid.*, p. 2.

Crique en butte à la « civilisation masculiniste » ? Hubert Lagardelle, proche des milieux syndicalistes révolutionnaires, pèse ses mots. Les « brûlantes idées de liberté sociale » sont plus que d'actualité en 1913. Pas de caprice. *Crique* est à prendre au sérieux. De la lamentation de la jeune fille à la revendication de la femme. Qu'il s'agisse du refus du diktat du mariage et de la maternité, des changements douloureux du corps de jeune fille ou des interrogations de genre, le texte offre un réalisme « audacieux » que souligne *La Revue bleue* comme « un document aussi bien qu'une gracieuse œuvre d'art³ ». Le guide de lecture *Romans-revues*, lancé par le très polémique et catholique Louis Bethléem, le classe, sans ambages, dans la catégorie des « romans dont on pourrait, moyennant des raisons proportionnées, permettre la lecture à des personnes suffisamment averties » : « l'ensemble est scabreux, et risqué⁴ ». Selon le guide de lecture, à l'orientation xénophobe et antirévolutionnaire, mieux vaut fermer le livre et l'éloigner des jeunes filles. Quelques mois plus tard, et le conflit mondial⁵, auquel tous les intérêts particuliers seront sacrifiés, viendra définitivement balayer les lamentations de jeune fille et lisser l'histoire littéraire...

Crique ou la révolte contre les normes de genre

Cent ans plus tard, *Crique*, reparaît, sans avertissement. Et c'est l'actualité de l'œuvre qui frappe le lectorat contemporain. « Aujourd'hui, Crique pourrait voter, avoir un compte en banque, avorter, peut-être même entrer à l'école navale » (p. 19), écrit Clémence Alleazard. Alors qu'un siècle de combats pour le droit des femmes s'est écoulé depuis l'encre de Viollis, ne retrouve-t-on pas dans *Crique* ce « *feminist gaze* » qu'Azélie Fayolle définit comme un « *regard féministe* conscient de l'oppression spécifique des femmes⁶ » ? À travers le personnage de Camille Dayrolles, Viollis « risque » de réveiller les consciences, contre l'avis du guide de lecture pour jeunes filles... À une époque où le « sexe faible » est constamment empêché, assigné au foyer et conditionné à devenir « femme » selon des critères de

³ Lucien Maury, « Deux romans », *La Revue bleue*, 1er juillet 1913, p. 381.

⁴ Charles Bourdon, « Les romans », *Romans-revues. Guide de lecture*, 15 mai 1914, p. 419.

⁵ Comme l'écrit Christine Bard, « [l']élan contestataire que les féministes ont manifesté à la Belle Époque est soudain brisé par la guerre. La plupart se reconvertissent dans des œuvres d'"utilité publique". Elles ne renient pas leur programme mais le mettent en sourdine. Leur ralliement à l'Union sacrée entre dans la logique d'un féminisme républicain respectueux des principes du droit. Le temps n'est plus à la polémique. Pendant quatre ans, les féministes réformistes vont accomplir leurs devoirs civiques, faisant passer au second plan la lutte pour leurs droits civiques », *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris : Fayard, 1995, p. 47.

⁶ Azélie Fayolle, *Des femmes et du style. Pour un *feminist gaze**, Paris : Divergences, 2023, p. 35. Souligné dans le texte.

féminité surannés, la jeune Camille sort de son sexe. Avec ses cheveux courts, son carquois et ses rêves d'explorateur, la jeune fille, tout en sauts et en ruades, ne fera pas office de « poupée traditionnelle⁷ ». Réédité en 1934, *Criquet* se pare d'une illustration signée Roger Parry figurant une silhouette harnachée d'un carquois, arc à la main, haut vert et pantalon marron sur fond de mer bleue. Réactivant l'imaginaire mythologique de l'archer, cette illustration inspire la réédition de 2024 avec la même couleur bleue dans le seul titre qui apparaît traversé de flèches mais sans silhouette, ni « féminine », ni « masculine »... L'« imaginaire » peut battre son plein.

Dès son texte de 1913, Andrée Viollis fait craquer le corset des femmes. Le « corsage monacal » de la couturière de la famille est ironiquement « bardé d'épingles perpétuelles » (p. 141). Dans un monde à la division frontalement sexuée, les personnages masculins, toujours en mouvement, se caractérisent par de « larges mâchoires » ou des « dents solides » (p. 86-87) qu'on retrouvera dans la littérature de l'époque chez les personnages américains — les Américaines aussi — modèles craints d'une nouvelle énergie carnassière. Face à ces personnages dominants, les personnages féminins, comme la mère et « son petit air triste et résigné » (p. 37) ou la tante Éléonore aux « yeux couleur de faïence » (p. 90), sont toujours immobiles et engloutis dans leur « fosse » (p. 70). L'imaginaire associé à la femme — perpétuellement au foyer — est carcéral ou funeste :

Une femme ! Elle évoqua toutes celles, jeunes ou vieilles, qu'elle connaissait : des paupières baissées, des allures sages, des tailles emprisonnées, des jupes trop longues, une vie monotone et close, sans intérêt, sans imprévu, sans avenir, sans ambitions : des soucis mesquins, des peines qu'elle pressentait nombreuses et profondes. Elle aperçut en un éclair le front appliqué de sa sœur penchée sur une broderie, l'œil neutre de miss Jenkins, comptant méthodiquement du linge, tante Éléonore, autoritaire et bavarde, grondant la cuisinière près des fourneaux allumés, et le visage souffrant de sa mère.

Puis, en contraste, surgirent dans sa mémoire les vieilles gravures qui ornaient sa chambre d'enfant : Napoléon à cheval, faisant son geste d'Austerlitz, Saint Louis rendant la justice sous un chêne, couverte de son manteau à fleurs de lis, Mirabeau la bouche béante dans sa large face grêlée ; et elle vit encore son père sautant, souple et fort, dans une auto qui démarrait ou, une valise à la main, debout en face du sleeping qui allait l'emporter en Russie : les voyages, les batailles, la gloire, la vraie vie...⁸ (p. 46)

Criquet, a le désir du voyage, du grand air, celui de Viollis elle-même, « les garçons savent qu'ils peuvent devenir marins » (p. 70). Dans sa révolte, Camille a bien la « conscience de l'arbitraire de la domination » (p. 184) qui caractérise le *feminist*

⁷ Jules Bois, « Romans sur les Fillettes et les Adolescentes », *Les Annales politiques et littéraires*, 31 août 1913, p. 180.

gaze. La rencontre avec la veuve de marin, mère Sainte, achève de susciter en elle la jalousie du « sexe fort » et la conscience d'une inégalité :

Crique la contemplait avec une curiosité ardente et grave. Cette femme avait vécu si longtemps que son cou était flasque et brun comme celui d'une antique tortue, ses rares cheveux, pareils à des racines, son visage raboteux semblable à la motte de terre dont on la couvrirait. Et les longues années de sa vie s'étaient écoulées dans cette pièce étroite, entre ces meubles branlants, près de cette horloge qui lentement en avait sonné chaque heure. Comment n'avait-elle pas souhaité chaque heure. Comment n'avait-elle pas souhaité connaître ces beaux pays, ces larges étoiles, ces fleurs étranges et ces fruits dont ses fils et son mari lui contaient les merveilles ? N'avait-elle vraiment jamais éprouvé la colère d'être enfermée entre ces murs bas, sous ce toit de paille, et la jalousie de ceux qui partaient dans le grand air libre et le grand monde inconnu ? Voilà : elle allait mourir elle serait bientôt une vieille chose inerte et laide dans ce lit à vantaux, sous ces rideaux d'indienne à fleurs où elle avait étouffé tant de nuits, elle allait mourir et elle n'aurait rien vu, rien senti !... Était-ce possible qu'elle n'eût pas de regrets ? (p. 56)

Enracinées, enterrées, les femmes de *Crique* sont des détenues. À quatorze ans, la fillette refuse la construction sociale de son sexe. Durant la première partie de l'œuvre, Camille égrène les heures des « dernières semaines d'enfance et de liberté ! » (p. 115) : « Était-ce donc fini, ces plaisirs aigus et simples qui avaient enchanté son enfance ? Finies cette vive liberté et cette insouciance ? Elle serait une femme » (p. 45-46). Le duo qu'elle forme avec son cousin Michel lors des vacances à la mer préfigure cet autre couple inquiet de quitter l'enfance dans *Le Blé en herbe* de Colette : « Toute leur enfance les a unis, l'adolescence les sépare⁹ ». Avec la puberté, l'enfance s'achève comme une pure période de liberté, de frivole neutralité, de fluidité du genre avant le retour dans la prison du corps et les obstacles érigés par la barrière des sexes. Jouissant encore d'une pleine liberté dans l'île de Malvain, la fillette maudit les « occupations des femmes » qu'elle a « en horreur » (p. 70) : la couture, la musique, la danse. Camille souhaite porter toujours sa culotte courte de serge, ses « hardes de coureur des bois » (p. 39) que réprouve tante Éléonore, pouvoir pêcher, siffler, courir, monter aux arbres, bondir et « sauter dans le soleil »

⁸ Même contraste entre le portrait de la mère et celui des jumeaux qu'elle a enfantés : « Crique pensait à tout ce qu'il pouvait y avoir de souffrance dans cette forme frêle et dans ces traits crispés. Des phrases lui revenaient qu'elle avait entendues à l'office : "C'est une maladie de femme qui la tient." Les femmes, avec si peu de joies, avaient-elles encore des maladies à elles ? La cuisinière un jour avait prononcé : "Ça lui est venu à la naissance des gosses... Aussi, cette idée d'avoir des jumeaux quand on est si peu de chose !" Ils étaient là, dans un coin, bouclés et joufflus, très affairés à construire des avions avec des chiffons et des allumettes. Crique leur lança un regard de colère : ces garçons ont toutes les chances et ne font que du mal ! » (p. 128) ou celui de la mère et du père : « Les lèvres pâles de Mme Dayrolles, tirées sur ses dents un peu écartées, laissaient passer un souffle rapide et saccadé comme une plainte. Une angoisse vive serra le cœur de Camille. "Pauvre maman", pensa-t-elle avec une tendre pitié. Et songeant à son père, robuste, actif, le visage plein et joyeux : "Ce n'est pas juste", ajouta-t-elle » (p. 129).

⁹ Colette, *Le Blé en herbe* [1923], *Œuvres essentielles*, Memoria Books, 2025, p. 744. Comme chez Colette, le temps de l'adolescence vient ériger une barrière entre les sexes : « Leur intimité d'enfants était finie. Elle était une jeune fille, il était un jeune homme, deux êtres dissemblables qui, malgré l'amour, si l'amour venait, ne pourraient jamais entièrement se comprendre ni se pénétrer » (*Crique*, p. 236-237).

(p. 92-93), en se soustrayant aux travaux de couture pour lesquels elle remet en question les qualités « innées » de fille : « Alors les filles viennent au monde avec un dé au doigt, des ciseaux à la main et du fil dans leurs cheveux ! » (p. 53) ou en écourtant les heures de piano : « Les filles, paraît-il, sont obligées de savoir la musique » (p. 164). Le modalisateur tourne en ridicule les préjugés de genre... « Inconvenante » (p. 53), Camille ridiculise les attendus de son entourage et souhaite avoir le choix : « Réfléchis, papa : les garçons savent qu'ils peuvent devenir marins, officiers comme Jacques, docteurs comme Michel plus tard, ingénieurs comme toi, ils choisissent leur carrière... Les filles, on ne leur demande pas leur vocation¹⁰ » (p. 70). Camille refuse la vie d'ennui et de souffrance sans gloire des femmes qui l'entourent. Elle qui confie n'avoir pas « l'ombre de dispositions pour être femme... » (p. 68) veut mener la vie d'un homme. Grisée par sa course dans le soleil et ivre de sa liberté d'enfant, Camille refuse de grandir et de devenir une « jeune fille ». « Je ne suis pas une jeune fille et je ne serai jamais une jeune fille, jamais » (p. 40). « Je voudrais devenir un garçon... » (p. 171), inscrit-elle en grosses lettres sur une feuille de papier avant de la brûler pour que son vœu soit exaucé. La revendication de Camille pourrait être ambiguë, et la quatrième de couverture annonçant ce personnage comme « résolument déterminé à être un garçon » pourrait, au temps des luttes LGBT+, engager, contre l'esprit et la lettre même du texte, l'œuvre dans les batailles de notre siècle. La préface signée par une autrice à la posture lesbienne médiatisée aurait pu forcer la lecture de l'œuvre. Constance Debré, qui n'a pas l'habitude de mâcher ses mots, use pourtant de précautions oratoires : « On pourrait dire qu'il y est question de genre, de patriarcat, de binarité. On n'aurait pas tort mais on serait presque anachronique de décrire un livre d'il y a un siècle avec des termes qui n'existaient pas ou n'avaient pas la portée d'aujourd'hui » (p. 11). Le choix de Constance Debré n'est pas anodin de la part de la collection « L'Imaginaire » dirigée par Margot Gallimard qui, elle-même très impliquée dans la cause LGBT+, a imposé « un souffle plus moderne, plus féministe, plus queer et plus inclusif¹¹ » à la vieille maison Gallimard. Nul doute que ce paratexte invite la communauté LGBT+ à se saisir de l'œuvre. Le féminisme de 1913 n'est cependant pas celui de 2025. Rappelons, avec Maxime Foerster, qu'« aussitôt théorisé et pratiqué en Allemagne dans les années 1910 et 1920, le transsexualisme [ne] devient intelligible pour le public français [qu']au début des années 1930 par le biais de publications de magazines populaires et d'ouvrages de vulgarisation¹² ». Si Camille souhaite être un garçon, elle ne formule pas le souhait de changer

¹⁰ Cf. « Les garçons, reprit-elle, ils ont toutes les chances ! Il leur arrive de belles aventures, ils gagnent de l'argent, des honneurs, de la gloire... Et tenez, même pour danser, ils peuvent choisir qui leur plaît... pour se marier aussi... Ils ont gardé pour eux le meilleur de la vie... » (p. 210).

¹¹ Présentation de la collection « L'Imaginaire », Gallimard, en ligne : <https://www.gallimard.fr/collections/l-imaginaire>.

¹² Maxime Foerster, *Elle ou lui ? Une histoire des transsexuels en France*, Paris : La Musardine, 2012, p. 53.

anatomiquement de sexe. La volonté de « devenir homme », qu'elle qualifie *a posteriori* d'« enfantillage », semble primesautière, et ne rejoint pas la thèse de la transsexualité comme un désir profond de changer de sexe : « Ah ! si Michel avait pu lire l'unique ligne écrite sur ce papier !... "Sainte Marie, Vierge du Ciel, faites-moi devenir homme !" Aurait-il assez ri d'elle ! Elle avait honte maintenant de son enfantillage, si proche et si lointain » (p. 241). Dans la société profondément inégalitaire de la Belle Époque, Camille veut « devenir un garçon » pour accéder aux privilèges du sexe fort. Ainsi désire-t-elle se bander la poitrine pour pouvoir entrer, comme son cousin Michel, au lycée de Rochefort. Là où on ne peut parler de transsexualisme, à la définition anatomique trop réductrice, nous pourrions peut-être parler de transidentité au sujet de Camille qui, souffrant d'être assignée au sexe femme, développe une dysphorie de genre. Pour le lectorat contemporain et peut-être même pour un lecteur des années trente, Crique pourrait représenter un personnage transgenre — ce à quoi nous pousse (un peu) la militante LGBT+ Clémence Allezard¹³. La réédition de *Crique* dans la collection « Succès » en 1934, au moment où se développent les théories berlinoises de Magnus Hirschfeld¹⁴ en France pourrait inviter à cette lecture. Cette réédition ne trouvera cependant aucun écho dans la presse littéraire de l'époque, celle-ci lui préférant le reportage sur la vie japonaise *Le Japon intime* que publiait Viollis la même année. Le choix même de Gallimard de rééditer *Crique* semble moins motivé par le développement des recherches trans outre-Rhin que par une opportunité commerciale à vendre la première œuvre de la grande reporter qu'est devenue Viollis entre-temps.

Convaincue que « les hommes, c'est fort, c'est brave, c'est noble » (p. 65), Camille cesse d'admirer les hommes quand elle a ses règles : « Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste, répétait-elle en roulant sa tête dans l'oreiller. Les hommes ont gardé tout le bonheur de la vie... Égoïstes, lâches ! Pour la première fois, elle s'avouait qu'elle était une fille, elle éprouvait de la pitié pour ses pareilles, elle s'associait à elles. Pour la première fois, elle n'admirait plus les garçons » (p. 182). C'est, dans la deuxième partie de l'œuvre, que Crique, forte de sa rencontre avec le « féministe » et « grand homme » (p. 213) Julien Lacoste, « consent à être une femme, — mais pas une femme comme les autres, naturellement ! » (p. 215). Camille se rêve en avocate, femme médecin, professeure... On ne trouvera pas de troisième sexe chez Viollis, ni de pensée d'une dissolution de la différence binaire comme chez sa contemporaine Madeleine Pelletier. Le féminisme d'Andrée Viollis ne cessera de revendiquer « l'égalité dans la différence¹⁵ », selon l'expression de Florence Rochefort.

¹³ « Aujourd'hui, Crique pourrait voter, avoir un compte en banque, avorter, peut-être même entrer à l'école navale. Mais la société continue d'aliéner les corps assignés femmes, à faire emprunter la "voix douce" toute tracée. Les résistances aux normes de genre demeurent sanctionnées. On étouffe les cris de celles, comme Crique, qu'on "étréignit avec violence". On sexualise les filles, on contraint les petites lesbiennes, les *tomboys*, les enfants trans à se conformer », p. 19.

¹⁴ Pionnier dans la défense des droits des personnes LGBT+ et fondateur de l'Institut de sexologie (1919) qui effectua la première opération chirurgicale connue de changement de sexe en 1930.

Une révolte contenue ? La guerre des sexes n'aura pas lieu...

Qu'en est-il alors de la révolte ? La rencontre de Criquet avec Julien Lacoste lors d'un bal achève de la faire se sentir parmi ses pareilles :

Comment ! Vous trouvez les hommes méchants, brutaux, égoïstes, — vous avez raison, d'ailleurs, jusqu'à un certain point ! — et vous voudriez être un homme ? Vous désirez vous ranger parmi les oppresseurs et les tyrans contre les faibles, les désarmés ? (p. 209)

Aux armes, les femmes ? Camille Viollis défendra son sexe : « Elle protégerait ses sœurs malheureuses, les relèverait, engagerait contre les méchants une lutte où elle resterait victorieuse et pourtant magnanime... Avec un orgueil puéril, elle s'enfiévrerait et s'imaginait déjà, modeste et fière, debout, les mains tendues, entre des femmes à genoux, levant des yeux d'extase reconnaissante, et des hommes prosternés, le front dans la poussière » (p. 215). Bientôt la révolte ne gronde plus et la colère contre les hommes finit par s'éteindre avec la mort du père. La guerre des sexes n'aura pas lieu¹⁶. La femme, dans le discours du vieil homme, dit « féministe » (p. 213), a bien son rôle à jouer, mais au second plan, dans l'ombre, un rôle de consolation, de réparation, qui ne renversera pas la hiérarchie des sexes et la partition des rôles :

Croyez-vous, poursuivit-il en s'écoutant parler avec complaisance, croyez-vous qu'il ne serait pas plus noble, plus digne de vous, de prendre le parti des femmes, justement parce que vous les trouvez malheureuses et sacrifiées ? Ne pensez-vous pas qu'il y a là un rôle à jouer ? Montrer aux hommes, par exemple que quoique femme ou plutôt parce que femme, et malgré tous les obstacles, on peut travailler, se rendre utile à soi-même et aux autres, et non pas seulement chercher des honneurs et de la gloire, ce qui est vain, mais faire de la belle et bonne besogne ? Consoler des douleurs, réparer des injustices ? Cela ne vaut-il pas mieux que de se révolter inutilement, puérilement ? (p. 211)

Les femmes semblent assignées à un nouvel ordre : servir. Si la « belle et bonne besogne » dessine un peu trop le profil de Pénélope, la révolte inutile fait songer à

¹⁵ Florence Rochefort, « L'égalité dans la différence : les paradoxes de la République (1880-1940) », dans Olivier Duclerc et Marc-Olivier Baruch (dir.), *Serviteurs de l'État. Une histoire politique de l'administration française*, Paris : La Découverte, 2000. DOI : [10.3917/dec.baruc.2000.01](https://doi.org/10.3917/dec.baruc.2000.01).

¹⁶ Pas de misandrie chez Viollis. Faisant son entrée en littérature avec *Criquet*, elle emprunte non seulement le nom de son second mari « Viollis », mais lui dédie cette première œuvre : « À mon cher mari », dédicace qui a été supprimée lors de la réédition de la collection « L'Imaginaire » entièrement introduite par un duo de femmes, Constance Debré et Clémence Allezard, toutes deux militantes pour la cause LGBT+. On peut interroger la lecture induite de la substitution de la dédicace maritale par la double préface signée d'un duo lesbien. Rappelons également qu'Andrée Viollis avait co-signé *La Perdrix dorée (Puyccerrampion)* avec Jean Viollis en 1925.

Cassandre. La femme journaliste se trouve-t-elle ainsi réduite à son rôle de mère « consolatrice¹⁷ » ? À quand les honneurs ? Denis Ruellan le souligne : « On lit dans ces lignes une vision très stéréotypée des rôles et des chemins d'autonomie que les femmes bienséantes peuvent emprunter sans compromettre les équilibres sociaux : soigner, faire le bien, en silence. Est-ce Andrée Viollis elle-même qui parle, sont-ce ses croyances personnelles, ou veut-elle dessiner les limites qu'elle estime s'imposer à elle comme à toute femme ? Est-elle convaincue ou pragmatique quand elle conseille aux femmes de faire preuve de dévouement pour trouver les issues d'une plus grande autonomie ? Il n'y a pas de réponse car la journaliste évolue et adapte ses positions, elle cherche un chemin tout en l'empruntant ?¹⁸ ». La métaphore attendue de la jeune fille papillon — *criquet* — qui se débarrasse de sa chrysalide comme elle se dépouille du vêtement masculin dans les dernières pages du livre lisse quelque peu le message de l'œuvre et la portée des interrogations de genre réduites au temps de l'adolescence :

Un instant plus tard, dans sa chambre, Crique considérait d'un air songeur le pantalon et la vareuse tombés par terre à ses pieds. À cette minute, ces vieilles nippes usées prenaient une valeur de symbole ; Crique dépouillait avec elles sa vie passée, tous les rêves puérils que personne n'avait connus, dont elle souriait maintenant, tous ses espoirs, tous ses regrets stériles. Certes, elle enviait toujours le sort des hommes, mais elle avait appris qu'ils ne possédaient ni toutes les vertus, ni tous les privilèges, qu'ils n'étaient bien souvent, comme les femmes, que de pauvres êtres incertains et asservis. (p. 250)

Plus d'appel à la révolte, mais une « voix de douce » (p. 251), celle de Camille, souriant à son reflet dans la glace, clôt le roman, inspirant la conclusion douce-amère des *Annales* : « Camille aura beau faire ; l'amazone deviendra quand même une jeune fille et qui plus est une jeune fille séduisante, affectueuse et jolie...¹⁹ ». Si « la société continue d'aliéner les corps assignés femmes, à faire emprunter la "voix douce" toute tracée » (p. 19) selon Clémence Allezard, la « voix douce » empruntée par Camille, comme par Andrée Viollis, n'est pas, en 1913, si « toute tracée »... Avec ses rêves d'exploration du monde et d'engagement pour l'égalité des sexes, Camille Viollis sort — déjà — des sentiers battus. Publié en feuilletons dans le *Gil Blas*, puis

¹⁷ Voir l'article de Jules Bois dans *Gil Blas* : « Il me reste à souhaiter que les Françaises, qu'irrésistiblement entraîne l'attrait du journalisme aux virils devoirs, imitent à la fois la prudence et la hardiesse d'esprit de leurs collègues étrangères. Celles-ci, comme d'ailleurs le conseillent Mmes Maria Martin et Savioz, dédaignent la périlleuse trépidation et les chocs pernicieux des controverses politiques, aux polémiques outrageantes. Il faut que la femme, recueillie dans la fierté de son sexe, abandonne aux hommes ces rudes tâches, où son intervention nous laisse attristés et choqués. Tant de larmes obscures coulent injustement, oubliées par nos préoccupations fiévreuses, nos dissensions personnelles ; tant de douleurs, tant de droits méconnus, tant de nobles miséricordes espèrent en la femme et attendent son plaidoyer. Jusque dans nos salles de rédaction elle ne doit pas oublier qu'elle est avant tout le réconfort et la pacification, la consolatrice et la mère ». Jules Bois, « Le rôle social de la femme : les femmes journalistes », *Gil Blas*, 6 février 1904, p. 1.

¹⁸ Denis Ruellan, *Reportères de guerre : goût et coûts*, Paris : Presses des Mines, 2018, p. 38-39.

¹⁹ Jules Bois, « Romans sur les Fillettes et les Adolescentes », art. cit., p. 180.

aux Éditions Calmann-Lévy, *Crique* pâtit de sa parution la veille de la Première Guerre mondiale. Au moment de la mobilisation générale, où tous les intérêts particuliers, et toutes les luttes individuelles sont sacrifiées, c'est en tant qu'infirmière sur le front que Viollis se « rend utile à soi-même et aux autres », rédigeant ses impressions de guerre pour *Le Petit Parisien*.

De « l'amazone enfant » à la reporter de guerre : l'intrusion d'un cheval de Troie dans la citadelle du journalisme masculin

Camille, toujours accompagnée de son *Télémaque* ou d'un roman de Walter Scott, préfigure la femme adulte reporter de guerre, toujours en action, dans l'actualité fourmillante de l'entre-deux-guerres : « Comme elle l'avait de suite aimé [ce petit volume] ! Il parlait de soleil, d'arbres à fruits d'or, de batailles et de longs voyages sur la mer tumultueuse [...] La couverture au menton, ne devient-elle pas, selon son caprice, marin, explorateur, missionnaire²⁰ ? » (p. 27).

« [P]remière femme grand reporter²¹ », selon les mots de Pierre Lazareff, Andrée Viollis enquêta en Irlande, en Espagne, en URSS, en Afghanistan, en Indochine, en Afrique du Sud, au Mexique, en Chine et au Japon — sans quitter ses jupons, ne manqueront pas de souligner, comme pour la renvoyer à son sexe, ses collègues masculins²². La curiosité à l'international, en un temps où le féminisme est aussi cosmopolitisme, se lit dans *Crique* : « Et les Anglaises, madame, c'est des femmes qui ont des idées comme personne » (p. 144). Première femme à entrer dans le club très fermé de l'Association française du grand reportage et militante active pour le droit de vote des femmes, Viollis s'est frayée une place dans le reportage de guerre, véritable « bastion » ou « bunker de la masculinité²³ », selon les termes de Denis Ruellan. La reporter de guerre a bien réalisé les rêves d'action de l'« amazone enfant²⁴ ». À faire, littéralement, la une des journaux par ses reportages, Viollis a

²⁰ Cf. « Elle se rappelait aussi avec un sourire un peu triste, un peu railleur, les jours où, hantée par les récits de *Télémaque*, elle parcourait farouchement le sable, son arc en arrêt, poussant des cris de guerre et de défi ; tout à coup, apercevant autour d'elle les traces nombreuses de ses pas, elle se croyait escortée d'une troupe de guerriers et les excitant de la parole et du geste, pleine d'orgueil et d'ardeur, elle les lançait à la bataille... », p. 187.

²¹ Pierre Lazareff, « Tout ce qu'il faut savoir sur les femmes journalistes », *Elle*, 12 novembre 1951, p. 17.

²² Voir Pierre Herbart ayant accompagné Andrée Viollis en Indochine : « Chère Andrée Viollis, je vous dédie ici un souvenir éternel. Vous étiez bonne, charmante, ridicule, avec vos robes de mousseline dans les rizières », *La Ligne de force*, Paris : Gallimard, 1980, p. 12.

²³ Denis Ruellan, *Reportères de guerre : goût et coûts*, op. cit., p. 17 et 22.

renversé la « sexuation topographique du journal (« les femmes au rez-de-chaussée, les hommes en haut de page²⁵ »), pour reprendre l'expression de Marie-Ève Thérénty. S'il n'y a pas de révolution, ni de guerre des sexes, il y a bien un cheval de Troie, l'intrusion d'une femme, dans la citadelle du journalisme masculin.

« [L]ibre penseuse et féministe », comme le précise le périphrase de la réédition de *Criquet*, Viollis, qui a une conscience du genre aigüe pour son époque, n'est cependant pas complètement libre de préjugés. Dans l'une de ses interviews, la journaliste qui a su transgresser « la sexuation des genres journalistiques » (p. 120) par son activité de grande reporter, reconduit, sans en avoir l'air, la doxa réduisant la femme à un « appareil enregistreur », sismographe du monde :

La femme semble faite pour [l]e reportage. À moins qu'il ne soit fait pour elle. Par ses qualités. Et aussi par ses défauts. Elle a, comme l'enfant, comme l'animal, un instinct sûr qui lui fait, mieux que bien des raisonnements, deviner un caractère, percer des mobiles, trouver la clef d'une situation. Une rapidité qui lui permet, avec le vol éclatant et rapide du martin-pêcheur, d'effleurer la surface des choses sans rechercher à en pénétrer le fond. Un amour du changement — souvent femme varie — qui la lance allégrement d'une salle d'assises à un match de boxe, d'une loge d'actrice à une loge de concierge, d'une course de taureaux à un débat parlementaire, de la maison du crime à un palais présidentiel. [...] Elle est curieuse, et la curiosité est une qualité professionnelle. Elle est sensible, elle a un cœur qui s'émeut aux plaies des humbles, s'indigne des cruautés et des injustices, sait plaider la cause des déshérités. [...] Enfin, elle est plus docile que l'homme, et parfois plus consciencieuse [...] En somme, étonnant appareil enregistreur que la femme. Et que demande-t-on de plus au reporter²⁶ ?

La femme prédisposée par son sexe au genre du reportage ? Malgré toutes les frontières culturelles, politiques, sociales franchies par son activité de grande reporter et d'écrivaine, Viollis ne pouvait avoir la conscience de genre de notre siècle et reste prisonnière des préjugés de son temps. En 1913, l'« amazone enfant²⁷ », libre de préjugés, pouvait-elle totalement survivre à l'enfance ? À l'avant-poste de l'actualité politique avec ses reportages, Andrée Viollis a également semé les germes

²⁴ Jules Bois, « Romans sur les Fillettes et les Adolescentes », art. cit., p. 180.

²⁵ Marie-Ève Thérénty, « LA Chronique et LE reportage », *Études littéraires*, vol. 40, no°3, *Penser la littérature par la presse*, Guillaume Pinson et Maxime Prévost (dir.), 2009, p. 118.

²⁶ Andrée Viollis, « Les femmes et le journalisme », *Les Nouvelles littéraires*, 16 juin 1928, p. 9. On retrouve ces mêmes préjugés de genre chez sa fille Simone Téry, elle aussi, grande reporter : « Le journalisme, n'est-ce pas l'art de dire avec esprit, pour faire passer le temps, des choses inutiles ? Et même d'exposer avec agrément des sujets désagréables, de faire digérer aux ignorants des mets indigestes, et d'enduire du miel de la parole les pilules les plus amères ? Qui mieux que la femme excellerait dans cet art délicat ? Sans compter que les femmes, comme on dit, sont des enfants : elles gardent la fraîcheur et la vivacité d'impression des premières années, elles sont promptes à l'enthousiasme, à la douleur, à la colère, et le monde leur demeure le plus prodigieux spectacle [...] la femme n'a pas besoin d'enfler ses émotions, puisqu'elles sont chez elle si faciles et si spontanées », Simone Téry, « Le rôle de la femme dans le journalisme », *Le Journal*, 14 février 1929, p. 1.

²⁷ Jules Bois, « Romans sur les Fillettes et les Adolescentes », art. cit., p. 180.

d'une révolution du genre. Éclipsé par les grands titres des reportages qui l'ont suivi, *Criquet* fait figure d'hapax dans le secret de son œuvre.

PLAN

- Criquet ou la révolte contre les normes de genre
- Une révolte contenue ? La guerre des sexes n'aura pas lieu...
- De « l'amazone enfant » à la reporter de guerre : l'intrusion d'un cheval de Troie dans la citadelle du journalisme masculin

AUTEUR

Amélie Auzoux

[Voir ses autres contributions](#)

Sorbonne Université — amelie.auzoux@gmail.com